

## CHAPITRE 1

**W**in Garano dépose deux cappuccinos sur une table de pique-nique devant l'école de sciences politiques de l'université Harvard. En cet après-midi ensoleillé de la mi-mai, Harvard Square est bondé. Il s'assoit à califourchon sur un banc. Trop bien habillé, il transpire dans son costume Armani et ses chaussures en cuir noir Prada, quasiment certain que leur premier propriétaire est mort.

Il a eu un pressentiment quand la vendeuse du dépôt-vente lui a annoncé qu'il pouvait avoir cet ensemble « à peine porté » pour 99 dollars. Ensuite, elle lui a sorti des costumes, des chaussures, des ceintures, des cravates et même des chaussettes : DKNY, Hugo Boss, Gucci, Hermès, Ralph Lauren. Tout cela avait appartenu à « la même personne célèbre dont je ne peux pas vous dire le nom », et Win s'était souvenu que peu de temps auparavant, un joueur de

l'équipe des Patriots s'était tué dans un accident de voiture. Quatre-vingt-dix kilos, un mètre quatre-vingts, musclé sans être un bœuf. Autrement dit, la corpulence de Win.

Assis seul à cette table de pique-nique, il se sent de plus en plus mal à l'aise. Des étudiants, des professeurs, l'élite – en jean ou en short pour la plupart, avec des sacs à dos –, sont rassemblés autour des autres tables, absorbés dans des conversations ne faisant guère référence à la conférence ennuyeuse que le procureur Monique Lamont vient de donner au Forum. Le thème : *Aucun voisin abandonné*. Win lui avait bien dit que c'était un titre déroutant, sans parler du sujet, d'une banalité incongrue dans un lieu nimbé d'une telle aura politique. Elle refusera sans doute de reconnaître qu'il avait raison. Il n'apprécie pas qu'elle lui ait enjoint de venir ici aujourd'hui, son jour de congé, pour pouvoir lui donner des ordres, le rabaisser. Noter ceci. Noter cela. Appeler Untel et Untel. Aller lui chercher un café. Au Starbucks. Cappuccino avec lait écrémé et sucrées. Et il doit l'attendre dehors, en pleine chaleur, pendant qu'elle fraye à l'intérieur du Littauer Center climatisé.

L'air renfrogné, il la regarde sortir du bâtiment de briques, escortée par deux officiers en civil de la police de l'État du Massachusetts, où Win est inspecteur de la brigade criminelle, actuellement détaché auprès du service d'enquêtes du procureur du comté de Middlesex. Autrement dit, auprès de Lamont, qui l'a appelé chez lui hier soir pour lui annoncer que le transfert prenait effet immédiatement ; il était dispensé de ses tâches courantes. « Je vous expliquerai après ma conférence au Forum. Rendez-vous à quatorze heures. » Sans plus de détails.

Elle s'arrête pour donner une interview au correspondant local de la chaîne ABC, puis à une station de radio. Elle s'adresse ensuite à des journalistes du *Boston*

*Globe* et d'Associated Press, et à cet étudiant de Harvard, Cal Tradd, qui écrit dans le *Crimson* et se prend pour un reporter du *Washington Post*. La presse adore Lamont. La presse adore la détester. Nul n'est indifférent à la puissante et belle femme procureur, qui aujourd'hui ne passe pas inaperçue dans son tailleur vert éclatant. Escada. Dernière collection printemps-été. Elle semble boulimique des dépenses depuis quelque temps; elle porte une nouvelle tenue quasiment chaque fois que Win la voit.

Elle continue à discuter avec Cal tandis qu'elle traverse d'un pas assuré l'esplanade de briques, en passant devant d'imposantes jardinières d'azalées, de rhododendrons, de cornouillers roses et blancs. Blond, les yeux bleus, Cal le beau gosse, toujours si *cool* et serein, si sûr de lui, jamais paniqué, jamais un froncement de sourcils, toujours si agréable. Il dit quelque chose tout en écrivant dans son carnet, et Lamont hoche la tête; il ajoute autre chose et elle continue à hocher la tête. Win aimerait tant que ce type fasse une connerie, qu'il se fasse virer de Harvard. S'il se faisait recalier, ce serait encore mieux. Quelle plaie!

Lamont congédie Cal, fait signe à ses gardes du corps en civil qu'elle a besoin d'intimité et s'assoit en face de Win, les yeux masqués par des verres gris réfléchissants.

– Je crois que ça s'est bien passé.

Elle prend le gobelet de cappuccino sans même dire merci.

– Il n'y avait pas grand monde. Mais vous avez été entendue, semble-t-il.

– Visiblement, la plupart des gens, vous compris, n'ont pas conscience de l'ampleur du problème. (Ce ton sec qu'elle utilise quand son narcissisme vient d'être insulté!) Le déclin de la vie de quartier est potentiellement aussi destructeur que le réchauffement de la planète. Les citoyens

n'ont aucun respect pour la loi, ils ne cherchent plus à s'entraider. Le week-end dernier, j'étais à New York, je me promenais dans Central Park et j'ai aperçu un sac à dos abandonné sur un banc. Croyez-vous que quelqu'un a songé à prévenir la police en pensant qu'il y avait peut-être un engin explosif à l'intérieur? Non. Les gens passaient leur chemin, en se disant sans doute que si ça sautait, ce n'était pas leur problème du moment qu'ils n'étaient pas touchés.

– Le monde va très mal, Monique.

– Les gens ont sombré dans l'autosatisfaction et on va y remédier. J'ai planté le décor. Maintenant, on va mettre en scène le drame.

Chaque jour passé avec Lamont est un drame.

Elle joue avec son cappuccino; elle regarde autour d'elle pour voir qui la regarde.

– Comment attirer l'attention? reprend-elle. Comment inciter des personnes blasées et insensibles à s'intéresser à la criminalité? À tel point qu'elles décident de s'impliquer au niveau le plus élémentaire? Ça ne peut pas être une histoire de gangs, de drogue, de *carjacking*, de vol ou de cambriolage. Pourquoi? Parce que les gens veulent un crime qui, soyons honnêtes, fait la une des journaux, mais ne les concerne pas directement.

– J'ignorais que les gens voulaient absolument un crime.

Win remarque une jeune femme maigre, avec de drôles de cheveux rouges, qui traîne près d'un érable du Japon, non loin de là. Habillée comme la poupée Raggedy Ann, jusqu'aux collants rayés et aux godillots. Il l'a déjà vue la semaine dernière, dans le centre de Cambridge, en train de zoner autour du palais de justice, sans doute en attendant de passer devant le juge. Pour un crime mineur, genre vol à l'étalage.

– Un meurtre sexuel jamais résolu, dit Lamont. Le 4 avril 1962 à Watertown.

– Je vois. Cette fois, ce n'est même pas une affaire entermée, c'est une affaire décomposée, dit Win sans quitter Raggedy Ann des yeux. Je m'étonne que vous sachiez seulement où se trouve Watertown.

Dans le comté de Middlesex, sa juridiction, comme une soixantaine d'autres municipalités modestes dont elle n'a rien à faire.

– Superficie : onze kilomètres carrés ; population : trente-cinq mille habitants. Structure ethnique très diversifiée, récite-t-elle. Il se trouve que le crime parfait a été commis dans le microcosme parfait pour mon projet. Le chef de la police locale s'arrangera pour que vous fassiez équipe avec son inspectrice principale... Vous savez, celle qui conduit une monstrueuse fourgonnette équipée pour les scènes de crime. Oh, zut, comment est-ce qu'ils l'appellent?...

– Stump. « Le Moignon ».

– Exact. Parce qu'elle est petite et grosse.

– Elle a une prothèse ; elle a été amputée sous le genou, dit-il.

– Les flics sont parfois cruels. Je crois que vous vous êtes connus à l'épicerie du coin, où elle a un deuxième boulot. C'est un bon départ. Ça sert d'être ami avec quelqu'un en compagnie de qui on va passer pas mal de temps.

– Elle tient une épicerie fine très chic, ce n'est pas juste un deuxième boulot et nous ne sommes pas amis.

– Vous semblez sur la défensive. Vous êtes sortis ensemble et ça n'a pas marché ? Dans ce cas, ça pourrait poser un problème.

– Nous n'avons aucun lien personnel, je n'ai même jamais mené d'enquête avec elle, dit Win. Contrairement à vous, je suppose, vu que les crimes sont légion à Watertown et qu'elle est là depuis aussi longtemps que vous.

– Pourquoi dites-vous ça ? Elle vous a parlé de moi ?

– Généralement, on ne parle pas boulot.

Lamont jette un coup d'œil à sa montre.

– Venons-en aux éléments de l'affaire. Janie Brolin.

– Jamais entendu parler.

– Une Britannique. Elle était aveugle. Elle avait décidé de passer un an aux États-Unis, elle avait choisi Watertown, sans doute à cause de Perkins, la plus célèbre école pour non-voyants au monde, paraît-il. C'est là qu'est allée Helen Keller.

– L'école Perkins ne se trouvait pas à Watertown à l'époque de Helen Keller. Elle était à Boston.

– Comment se fait-il que vous sachiez une chose aussi futile ?

– Je suis une personne futile. Visiblement, vous mijotez ce *drame* depuis un moment. Pourquoi avoir attendu la dernière minute pour m'en parler ?

– C'est un sujet très sensible qui doit être traité avec la plus grande discrétion. Imaginez que vous êtes aveugle, et vous vous apercevez qu'il y a un intrus dans votre appartement. À cette circonstance horrible vient s'ajouter un élément beaucoup plus important. Vous allez découvrir, je pense, qu'elle a peut-être été la première victime de l'Étrangleur de Boston.

– Au début d'avril 1962, avez-vous dit ? (Win fronce les sourcils.) Le premier meurtre qu'on attribue à l'Étrangleur de Boston a été commis deux mois plus tard, en juin.

– Ça ne veut pas dire qu'il n'a pas tué avant, mais que l'on n'a pas établi de lien entre lui et des affaires antérieures.

– Comment comptez-vous prouver que le meurtre de Janie Brolin – ou les treize autres meurtres attribués à l'Étrangleur d'ailleurs – a été commis par ce type, alors qu'on n'a jamais su réellement qui il était ?

– On possède l'ADN d'Albert DeSalvo.

– Personne n'a jamais pu prouver qu'il était l'Étrangleur. Plus important: possède-t-on des échantillons d'ADN dans l'affaire Janie Brolin, pour établir une comparaison?

– À vous de le découvrir.

Il devine à son attitude qu'il n'y a pas d'échantillons d'ADN et qu'elle le sait foutrement bien. Pourquoi y en aurait-il quarante-cinq ans plus tard? En ce temps-là les analyses ADN n'existaient pas, on ne pensait même pas que ça existerait un jour. Dès lors, inutile d'espérer confirmer ou infirmer quoi que ce soit, pense-t-il.

– Il n'est jamais trop tard pour rendre justice, pontifie Lamont. (Elle «lamontifie», comme il dit.) Il est temps d'unir les citoyens et la police dans le combat contre le crime. Nous devons reprendre le contrôle de nos quartiers, pas uniquement ici, dans le monde entier. (C'est exactement ce qu'elle vient de dire au cours de sa conférence si ennuyeuse.) Nous allons créer un modèle qui sera étudié partout.

Raggedy Ann envoie des SMS sur son portable. Elle a l'air stupide. Harvard Square est rempli de tarés. L'autre jour, Win a vu un type lécher le trottoir devant la coopérative.

– Bien entendu, pas un mot de tout cela à la presse tant que l'affaire n'a pas été résolue. Ensuite, ça viendra de moi, évidemment. Il fait trop chaud pour un mois de mai, se lamente-t-elle en se levant de son banc. Watertown, demain matin, dix heures tapantes, dans le bureau du chef de la police.

Elle lui laisse le soin de jeter dans la poubelle le cappuccino auquel elle n'a presque pas touché.

Une heure plus tard, Win est en train de terminer sa troisième série d'exercices sur le banc de musculation lorsque son iPhone vibre comme un gros insecte. Il le prend,

s'essuie le visage avec une serviette et coince l'écouteur sans fil dans son oreille.

– Désolée, tu devras te débrouiller seul, dit Stump en réponse au message vocal qu'il lui a laissé.

– On en parlera plus tard.

Il n'a pas l'intention d'évoquer ce sujet au milieu de la salle de gym du Charles Hotel, qu'il n'a pas les moyens de s'offrir, mais qu'il a le droit de fréquenter en échange de ses conseils en matière de sécurité et de ses relations.

Dans les vestiaires, il se douche rapidement et remet les mêmes affaires, à l'exception des chaussures, qu'il troque contre des bottes de moto. Il récupère son casque, son blouson renforcé et ses gants. Sa moto est garée devant l'hôtel, une Ducati Monster rouge, protégée par des cônes en plastique à son emplacement réservé sur le trottoir. Il fourre son sac de sport à l'intérieur du top-case et le verrouille, lorsqu'il voit approcher Cal Tradd.

Celui-ci dit :

– Je pensais qu'un type comme vous conduirait plutôt une Superbike.

– Ah bon ? Et pourquoi ça ?

Win n'a pas pu se retenir. Il n'a aucune envie d'engager la conversation avec ce petit connard d'enfant gâté, mais il est déstabilisé, il n'aurait jamais imaginé que Cal s'y connaisse en motos, et certainement pas la Ducati 1098 S Superbike.

– J'ai toujours rêvé d'en avoir une, répond Cal. Ducati, Moto Guzzi, Ghezzi-Brian. Mais quand vous commencez les leçons de piano à cinq ans, vous pouvez même dire adieu au skateboard.

Win en a plus que marre qu'il lui rappelle ça sans arrêt. Le mini-Mozart qui donnait des concerts à cinq ans.

– Alors, quand est-ce qu'on fait une virée ensemble ? insiste Cal.

– Vous ne comprenez pas le sens des mots « non » ou « jamais » ? Je n'ai pas de siège enfant et je déteste la publicité. Je vous l'ai déjà dit au moins... une cinquantaine de fois, non ?

Cal plonge la main dans la poche de son pantalon de toile et en sort une feuille de papier pliée qu'il tend à Win.

– Mes numéros. Ceux que vous avez probablement jetés la dernière fois que je vous les ai donnés. Peut-être que vous m'appellerez, que vous m'accorderez une chance. Comme l'a dit Monique à sa conférence, les flics et les citoyens doivent travailler main dans la main. Il se passe un tas de trucs moches par ici.

Win s'éloigne sans même un « À plus tard ! », il marche vers chez Pittinelli, l'épicerie fine, encore un endroit au-dessus de ses moyens. Il lui a fallu du courage pour s'y aventurer, il y a environ deux mois, et voir s'il pouvait trouver un arrangement avec Stump, dont il avait entendu parler sans jamais la rencontrer. Ils ne sont pas amis, sans doute même qu'ils ne sont pas faits pour s'entendre, mais ils ont conclu un accord avantageux pour tous les deux. Elle lui fait des prix car il appartient à la police d'État et il est basé à Cambridge, là où se trouve son épicerie. Résultat, les flics de Cambridge ne mettent plus de PV aux camions de livraison de Pittinelli quand ils dépassent la durée de stationnement limitée à dix minutes.

Il pousse la porte et tombe nez à nez avec Raggedy Ann, qui sort au même moment en jetant une canette de Fresca vide dans une poubelle. La cinglée fait mine de ne pas le voir, comme tout à l'heure devant l'école de sciences politiques. Maintenant qu'il y repense, elle a également fait comme s'il était invisible la semaine dernière, quand elle traînait autour du palais de justice et qu'il est passé à quelques centimètres d'elle ; il lui a même dit : « Excusez-moi. »

De près, elle sent le talc. Peut-être que c'est tout ce maquillage qu'elle porte.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il en lui bloquant le chemin. On n'arrête pas de se rencontrer, on dirait.

Elle le bouscule, s'éloigne à grands pas sur le trottoir encombré et s'engouffre dans une ruelle. Elle a disparu.

Stump est en train d'aligner des bouteilles d'huile d'olive sur un rayonnage ; dans l'air flottent des odeurs de fromages étrangers, de *prosciutto* et de salami. Un étudiant est assis derrière la caisse, plongé dans un livre de poche ; à part ça, la boutique est vide.

– Qu'est-ce qu'elle veut, cette Raggedy Ann ? demande Win.

Accroupie dans l'allée, Stump lève les yeux et lui tend une bouteille en forme de flasque.

– Frantoio Gaziello. Non filtrée, un peu herbeuse, avec un soupçon d'avocat. Tu vas adorer.

– Elle vient de sortir de ta boutique. Et juste avant ça, elle traînait autour de Lamont et moi dans Harvard Square. Je l'ai vue aussi devant le palais de justice. Ça fait un peu trop de coïncidences, non ?

Il étudie la bouteille d'huile d'olive, à la recherche du prix.

– Peut-être qu'elle m'espionne, ajoute-t-il.

– C'est certainement ce que je ferais si j'étais une pitoyable sans-abri dérangée qui se prend pour une poupée de chiffon. Elle doit venir d'un des refuges du coin. Elle entre et ressort sans jamais rien acheter, à part du Fresca.

– Elle l'a bu vite. À moins qu'elle ne l'ait pas fini. Elle l'a jeté dans la poubelle en sortant de ta boutique.

– C'est son truc. Elle regarde autour d'elle, elle boit son Fresca et s'en va. Elle a l'air inoffensive.

– Hmm. Elle commence à me faire flipper. Comment elle

s'appelle ? Quel refuge ? Je me dis que ça vaudrait peut-être la peine de se renseigner sur elle.

– Je sais juste qu'elle est un peu maboule.

Elle fait tourner son index au niveau de sa tempe.

– Depuis combien de temps es-tu au courant que Lamont va m'envoyer à Watertown ?

– Voyons voir... (Elle consulte sa montre.) Tu as laissé ton message il y a une heure et demie ? Je fais le calcul... Je le sais depuis une heure et demie.

– C'est bien ce que je pensais. Personne ne t'a rien dit ; elle fait tout pour qu'on ne s'entende pas, toi et moi, dès le départ.

– Je n'ai pas besoin d'une nouvelle occupation débile. Elle t'envoie à Watertown pour une mission secrète, ne viens pas pleurer dans mon giron.

Win s'accroupit à côté d'elle.

– Tu as déjà entendu parler de l'affaire Janie Brolin ?

– Impossible de grandir à Watertown sans entendre parler de cette affaire vieille d'un demi-siècle. Ta copine procureur n'est qu'une redoutable politicienne sans pitié.

– C'est aussi ton procureur, à moins que la police de Watertown n'ait fait sécession avec le comté de Middlesex.

– Écoute, dit-elle, ce n'est pas mon problème. Je me contrefiche de ce que mon chef et elle ont mijoté. Je ne marche pas.

– Étant donné que ça s'est produit à Watertown, étant donné qu'il n'y a pas de prescription pour les meurtres, techniquement parlant c'est ton problème si on rouvre le dossier. Et, manifestement, c'est le cas.

– Techniquement parlant, dans le Massachusetts, à de rares exceptions près comme Boston, les homicides sont du ressort de la police d'État. Vous nous le rappelez assez

souvent quand vous débarquez sur les scènes de crime pour nous piquer l'enquête, même si vous ne connaissez rien à rien. Désolée, tu devras te débrouiller seul.

– Allons, Stump. Ne sois pas comme ça.

– On vient d'avoir un nouveau braquage de banque ce matin. (Elle continue à disposer les bouteilles sur l'étagère.) Le quatrième en trois semaines. Plus les vols dans les salons de coiffure, les vols de voitures, les cambriolages, les vols de cuivre, les crimes raciaux. Ça n'arrête pas. Je suis un peu trop occupée pour m'intéresser à des affaires qui datent d'avant ma naissance.

– Toujours le même braqueur de banques ?

– Toujours le même. Il tend un message à l'employé et vide la caisse. L'appel est transmis sur BAPERN (*Boston Area Police Emergency Radio Network*, le système de transmission qui permet aux flics de communiquer entre eux et de se porter assistance). Ça signifie que tous les flics de la planète débarquent avec les gyrophares et les sirènes à fond. Le centre-ville ressemble à une parade de Noël. Comme ça, notre Bonnie and Clyde à lui seul est sûr de savoir exactement où on est et il peut rester planqué jusqu'à ce qu'on reparte, ajoute-t-elle au moment où un client entre dans la boutique.

– C'est combien ?

Win parle de la bouteille d'huile d'olive qu'il tient toujours dans sa main.

D'autres clients arrivent. Il est presque dix-sept heures, les gens sortent du travail. Bientôt il ne restera que des places debout. Stump n'est pas flic pour l'argent et Win n'a jamais compris pourquoi elle ne quittait pas la police pour mener une vraie vie.

– Je te la fais à prix coûtant.

Elle se redresse, se rend dans un autre rayon, prend une bouteille de vin et la lui tend.

– Goûte ça et dis-moi ce que tu en penses.

Un pinot noir Wolf Hill 2002.

– OK. Merci. Mais pourquoi cette débauche de gentillesse tout à coup?

– Pour t'adresser mes condoléances. Ce doit être tuant de travailler pour elle.

– Pendant que tu as pitié de moi, est-ce que je pourrais avoir un peu de gruyère, du cheddar, de l'Asiago, du rosbif, de la dinde, de la salade de riz sauvage et de la baguette? Et aussi du sel de mer, deux kilos, ce serait parfait.

– La vache. Qu'est-ce que tu fous avec tout ça? Tu organises des *margarita parties* pour la moitié de Boston? lance-t-elle en se relevant, tellement à l'aise avec sa prothèse qu'il oublie parfois qu'elle en porte une. Allez, puisque j'ai pitié de toi, je t'offre un verre. Et de flic à flic, laisse-moi te donner un petit conseil.

Ils ramassent des boîtes vides qu'ils emportent dans la réserve au fond de la boutique; elle ouvre le réfrigérateur encastré, sort deux sodas à la vanille *light* et ajoute :

– Il faut que tu te concentres sur le mobile.

– Celui du meurtrier? demande Win, alors qu'ils prennent place autour d'une table pliante, au milieu des murs de caisses de vin, d'huile d'olive, de vinaigre, de moutarde et de chocolat.

– Celui de Lamont.

– Tu as dû mener pas mal d'enquêtes avec elle durant toutes ces années, et pourtant elle fait comme si vous ne vous étiez jamais rencontrées, dit-il.

– Ça ne m'étonne pas. Je parie qu'elle ne t'a pas parlé du soir où on était tellement torchées qu'elle a dû dormir sur mon canapé.

– Incroyable! Elle n'adresse même pas la parole aux flics, je l'imagine mal se soûlant avec eux!

– C'était avant ton époque, dit Stump, qui a au moins cinq ans de plus que Win. Au bon vieux temps, avant qu'un alien s'empare de son corps, c'était un procureur très rentre-dedans, elle venait sur les scènes de crime, elle traînait avec nous. Un soir, après une histoire de meurtre-suicide, on a fini chez Sacco toutes les deux, et on a commencé à picoler; on a tellement bu qu'on a laissé nos voitures sur place pour rentrer chez moi à pied. Le lendemain matin, on avait la gueule de bois et on s'est fait porter pâles.

– Impossible, tu parles de quelqu'un d'autre. (Win ne peut imaginer une telle chose; il a une étrange sensation dans l'estomac.) Tu es sûre que ce n'était pas un autre procureur? Peut-être qu'avec le temps tu as confondu?

Stump éclate de rire.

– C'est Alzheimer, tu crois? Hélas, la Lamont que tu connais ne se déplace plus sur les scènes de crime, sauf quand il y a des camions de la télé partout; elle ne met presque plus les pieds dans un tribunal, elle n'adresse plus la parole aux flics, sauf pour leur donner des ordres, et la justice ne l'intéresse plus, il n'y a que le pouvoir qui compte. La Lamont que j'ai connue avait peut-être un ego démesuré, et alors? Diplômée de Harvard, jolie, très intelligente. Mais correcte.

– Lamont et *correcte* ne se connaissent pas.

Win ne comprend pas pourquoi il est si furieux et jaloux de son territoire tout à coup, et il ne peut s'empêcher d'ajouter cruellement:

– On dirait que tu es atteinte du syndrome Walter Mitty. Peut-être que tu as été un tas de personnes différentes dans ta vie car celle avec qui je suis en train de boire un soda est courte sur pattes et grosse, d'après Lamont.

La seule chose courte chez Stump, c'est sa coupe de cheveux. Et elle n'est certainement pas grosse. À vrai dire,

maintenant qu'il y prête attention, il doit avouer qu'elle est sacrément bien roulée; elle doit beaucoup s'entraîner, en fait elle a un corps superbe. Et elle n'est pas vilaine. Un peu trop masculine peut-être.

– Je te serais reconnaissante de ne pas reluquer mes seins, dit-elle. Ne le prends pas mal, je dis ça à tous les hommes quand je me retrouve seule avec eux dans une arrière-boutique.

– Ne crois pas que je te drague, rétorque-t-il. Ne le prends pas mal, je dis ça à toutes les femmes quand je me retrouve seul avec elles. Je le dis aux hommes aussi quand le besoin se fait sentir. Façon de parler.

– J'ignorais que tu étais aussi culotté. Façon de parler. Arrogant, sans aucun doute. Mais canon.

Elle le regarde intensément. En sirotant son soda.

Yeux verts constellés de paillettes dorées. Belles dents. Lèvres sensuelles. Quelques rides.

– Autre règle de la maison, ajoute-t-elle. J'ai deux jambes.

– Bon sang! Je n'ai pas parlé de ta jambe.

– C'est exactement ce que je veux dire. Je n'ai pas *une* jambe. J'en ai deux. Et j'ai bien vu que tu regardais.

– Si tu ne veux pas attirer l'attention sur ta prothèse, pourquoi est-ce que tu te fais appeler Stump? Et surtout, pourquoi est-ce que tu tolères qu'on t'appelle Stump?

– Tu n'as pas pensé un seul instant, je parie, qu'on me surnommait déjà Stump avant qu'il m'arrive un sale coup avec ma moto.

Win reste muet.

– Puisque tu es motard toi aussi, je vais te filer un tuyau, dit-elle. Ne laisse jamais un bouseux au volant de son pick-up te balancer contre une barrière de sécurité.

Win se souvient soudain qu'il a un soda entre les mains. Il boit une gorgée.

– Un autre conseil? (Elle lance sa boîte vide dans une poubelle située à sept bons mètres.) Évite les allusions littéraires. J'ai enseigné la littérature anglaise avant de décider de devenir flic. Walter Mitty n'était pas un tas de personnes différentes, c'était un doux rêveur.

– D'où vient ce surnom, alors, si ça n'a rien à voir avec ta jambe? Tu m'intrigues.

– Pourquoi Watertown? C'est ça qui devrait t'intriguer.

– Parce que le meurtre a été commis là-bas, de toute évidence. Peut-être parce que Lamont te connaît, même si elle fait croire le contraire. Ou plutôt, elle t'a connue dans le temps. Avant que tu sois courte sur pattes et grosse.

– Elle ne supporte pas que je l'aie vue ivre et que je sache un tas de choses sur elle, en raison de ce qui s'est passé ce soir-là. Laisse tomber. Elle n'a pas choisi Watertown à cause de cette affaire. Elle a choisi cette affaire à cause de Watertown.

– Elle a choisi cette affaire parce que ce n'est pas n'importe quel meurtre non élucidé, réplique Win. Hélas, c'est un meurtre que les médias vont adorer. Une aveugle venue de Grande-Bretagne est violée, puis assassinée...

– Nul doute que Lamont saura exploiter le filon jusqu'au bout. Mais c'est un filon multiple. Elle a d'autres objectifs.

– Comme toujours.

– Ça concerne également le FRONT, dit Stump. (Fraternité et ressources, optimisons notre travail.) Le mois dernier, cinq autres polices ont rejoint notre coalition, ajoute-t-elle. On en est à soixante, on a accès à K-Neuf, au SWAT, à l'antiterrorisme, on peut enquêter sur les scènes de crime, et depuis peu, on a même un hélicoptère. On continue à se débrouiller avec les moyens du bord, mais on est en bonne voie pour être de moins en moins dépendants de la police d'État.

– Ce que je trouve formidable.

– Tu parles! La police d'État déteste le FRONT. Lamont déteste le FRONT plus que n'importe qui, et quelle coïncidence, notre siège se trouve à Watertown! Alors elle te fourre dans nos pattes, en s'arrangeant pour qu'on ressemble à des guignols. On est obligés de faire appel à un super-héros de la police du Massachusetts pour nous sauver, et comme ça, Lamont peut rappeler à tout le monde l'importance de la police d'État; il est donc normal qu'elle bénéficie de la totalité des crédits. Avec un formidable bonus à la clé si elle parvient à se venger de moi, à briser ma réputation, car elle ne me pardonnera jamais ce que je sais.

– Ce que tu sais?

– Sur elle.

Il est évident que Stump n'a pas l'intention d'en dire plus.

– Je ne vois pas en quoi le fait qu'on élucide cette vieille affaire peut nuire à ton image.

– Qu'on élucide? Oh, oh! Je me tue à te le répéter: tu devras te débrouiller seul.

– Et tu te demandes pourquoi la police d'État n'aime pas... Bah, laisse tomber.

Elle se penche en avant, croise son regard et dit:

– Je te mets en garde, mais tu n'écoutes pas. Que l'affaire soit élucidée ou pas, Lamont veillera à ce que le FRONT soit ridiculisé. On se sert de toi d'une façon que tu ne peux même pas imaginer. Mais commence par réfléchir à ça: supposons que le FRONT devienne suffisamment important un de ces jours. Que se passera-t-il? Peut-être que vous ne serez plus obligés de jouer les tyrans.

– On est soumis aux lois de l'État, comme vous, répond Win. Il ne s'agit pas de jouer les tyrans, et tu ne m'entendras jamais dire que le système est juste.

## TROMPE - L'ŒIL

– Juste ? Il s'agit du plus grand conflit d'intérêts dans tous les États-Unis ! Vous autres, vous contrôlez toutes les enquêtes sur les homicides. Vos laboratoires analysent tous les indices. Même ces foutus légistes de la morgue appartiennent à la police d'État. Ensuite c'est le procureur, dont les services d'enquête gèrent tout ça, du début à la fin, qui instruit le dossier. Pour toi et moi, il s'agit de Lamont, qui rend des comptes à son supérieur, qui, lui, rend des comptes au gouverneur. Cela signifie, *de facto*, que le gouverneur chapeaute toutes les enquêtes sur les homicides dans le Massachusetts. Tu ne m'entraîneras pas dans cette galère. Cette histoire mène tout droit au désastre.

– Ton chef ne semble pas de cet avis.

– Peu importe son avis. Il est obligé de faire ce qu'elle dit. Et il ne portera pas le chapeau, il le refilera à quelqu'un d'autre. Crois-moi, dit Stump, fiche le camp pendant qu'il est encore temps.